

LES AVENTURES DE VALENTIN

VALENTIN ET LE SOLEIL DE L'INCA

Jean-Jacques BENETTI

Chapitre 1 : Le caboulot de Bogota

Dans la nuit du Vendredi 11 au Samedi 12 novembre

Je n'aurais jamais dû accepter ce boulot.

Mimi en prime ! Greffée comme par hasard à la dernière minute, pour faire bonne mesure, pour apporter 'une touche féminine à une mission d'encadrement de la plus extrême importance'.

J'ai les poings enfoncés dans ma veste imperméable et j'arpente les couloirs de l'aéroport de Bogota en marchant comme un furieux. D'aucuns auraient fumé cigarette sur cigarette mais j'ai, à ce niveau là un problème d'importance : je ne fume pas.

Mimi s'est calée de tout son long sur la largeur de deux fauteuils. (*Son long étant, vous l'aurez compris, un peu bref.*) A l'annonce de l'escale prolongée pour raisons techniques, elle a tout voulu savoir :

Combien de temps resterons nous coincés ici ?

Pourquoi ne peut-on pas réparer les moteurs ?

Ah bon, il est plus sûr d'attendre un autre avion de la Royal LuftAir ; quand arrive t'il ?

Vous êtes sûr que celui là a de bons moteurs et qu'on peut le prendre sans crainte ?

Si l'on peut déplacer celui stationné à Caracas se sera l'affaire de quelques instants mais en attendant où est-ce qu'on mange ? qu'on dort ? qu'on fait pipi ?

Ensuite elle a harcelé le personnel d'accueil avec d'autres questions d'importance vitale :

Peut-on baisser la climatisation ? (*de l'aéroport tout entier, cela va sans dire s'il vous plait c'est mauvais pour la gorge.*)

Pourquoi les magasins du Duty Free sont-ils fermés à minuit ?

Ne peut-on pas les ouvrir en cas d'attente intempestive comme c'est le cas ?

Pourquoi ne nous distribue t'on pas d'eau minérale en bouteilles capsulées car les bornes-fontaines à eau réfrigérée ne me disent rien qui vaille ?

Puis elle s'est calée sur ses deux fauteuils et maintenant, elle dort. Elle me rappelle le petit lapin rose de cette marque de piles électriques qui tape comme un malade sur son petit tambour jusqu'à plus de piles. C'est une jolie jeune femme, attachante, un peu infantile, en tout cas jouant aux petites filles. Elle réussit à faire vibrer une de mes cordes sensibles. A ce titre je ne peux rien lui refuser, enfin presque rien, enfin plutôt si quand même. Je suis un peu indécis sur ce propos mais en tout cas, je ne pense pas être sexiste, ni raciste (*pour tout dire j'évite prudemment les 'istes', sauf peut-être les pompistes dont le beau métier de service a malheureusement été éradiqué de nos postes à essence occidentaux*).

Et puis d'abord, je devais partir seul. Une mission de confiance, sans grande difficulté technique, bien payée... tout ce que j'aime. 'Valentin, tu es le seul que nous puissions envoyer là-bas ; l'homme de la situation ; tes compétences linguistiques, ton expérience, ton charme'... (*oui, encore un peu de crème, là, sous l'omoplate...*) Bien sûr, on n'avait pas encore parlé de 'femme de la situation' (*voir plus haut au rayon 'Mimi'*)

Notre agence devait signer un gros contrat, une série de longs courriers, comme on dit dans le jargon, avec la I3C (International Concrete and Cement Corporation). A condition de séduire, professionnellement parlant bien sûr, la plurielle Directrice des Ressources Humaines (*DRH ça fait médical, vous ne trouvez pas ?*), Directrice de la Communication et Chargée des Oeuvres Sociales, j'ai nommé Martine Lherbier.

Jamais vue, décrite en termes élogieux par Gabrielle, notre chef d'Agence :

'Maîtresse femme (*aïe !*), carrée (*encore aïe !*), volontaire (*ouille !*), la tête sur les épaules (*ça, j'avoue que c'est encore la position la plus confortable*), habituée à voyager dans les meilleurs endroits du monde (*terrible !*)'

Bref, en traduisant dans mes propres termes et avec tout le tact que la courtoisie exige ça donnait plutôt : 'Vieille bique acariâtre et casse bonbon qui a du traîner dans tous les hôtels clubs haut de gamme pour citadins névrosés de la planète'.

Je devais la récupérer à Bogota mais un fax du service de communication de la I3C nous avait appris en dernière minute que Mme Lherbier, pour raisons personnelles, se rendrait directement à l'aéroport de Lima au jour fixé de notre rendez-vous le 12 novembre à 10 heures. Or, nous sommes le 12 novembre et il est 0h30. On ne sera certainement pas à Lima à 10 heures. Mimi dort et je tourne en rond.

J'espère que la vieille bique pensera à appeler la compagnie pour vérifier notre heure d'arrivée. Elle n'est pas joignable sur son portable, elle n'a pas laissé de numéro d'hôtel et la I3C ne sait pas où la joindre (*j'ai essayé de les appeler*).

Bon, soyons pragmatiques et efficaces, continuons à tourner en rond. Finalement un appel, inaudible quel que soit l'idiome dans lequel il est proféré, nous informe de la situation (*car nous sommes très perspicaces et un peu opiniâtres avec le personnel de la compagnie*) :

L'avion de Caracas ne peut être acheminé. Tout compte fait-on va louer sur place l'avion d'une autre compagnie. Mais le temps de préparer l'avion, de transférer les bagages, de vérifier le patati et surtout le patata nous ne pourrons partir avant... 10 heures. En attendant nous sommes logés et nourris au Hilton Bogota centre. La navette part incessamment.

Non Mimi, tu ne peux pas rester dormir là et puis tu vas prendre une douche, ça te fera du bien tu vas voir.

*

* *

J'aide Mimi à se lever et nous descendons reconnaître nos bagages. Oui, oui, c'est bien ceux là ; ah bon ! on ne peut pas les prendre ? Mais on pourrait au moins attraper quelques affaires de rechange puisqu'on va prendre une douche. Non ? Bon, tant pis. Dans la foulée je décide de cultiver l'expression de fortes odeurs corporelles choisies pour signifier alentour mon mécontentement ; le parfum du jour sera le requin-marteau. L'hôtel est vaste, calme à 2 heures du matin, mais il y a un tel brouhaha autour du desk qu'on pourrait croire que les passagers d'une compagnie aérienne sont relogés en catastrophe sans vêtements de rechange. Le personnel très stylé lance les clés des chambres aux plus alertes dans un souci d'organisation que ne renierait pas la RATP un jour de grève.

Non ! nous ne sommes pas mariés. Non ! pas concubins non plus. Nous voulons deux chambres, ou au moins une chambre avec deux lits. C'est ça ou bien je dors avec le phoque moine au fort accent bavarois ? Tu viens Mimi ?

Il faut que je vous rassure sur la nature de nos rapports : je connais Mimi depuis huit ans ; c'est une collègue, rien de plus. Pas d'attrance spéciale, pas de circonstances qui ont fait que. Elle n'est pas moche et si le décalage horaire me laissait tranquille je pourrais même admettre qu'elle a une jolie frimousse et un corps harmonieux. Bref, mais harmonieux.

C'est d'ailleurs à se demander comment elle s'y prend pour mettre autant de temps pour laver une surface aussi réduite. Lassé de méditer sur le gaspillage de l'eau potable dans le monde je saisis mon odeur de requin marteau à bras le corps et je descends à la réception.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, malgré l'heure tardive, me trouver un taxi pour faire un tour de ville ?

Et finir dans un cabaret ? Non, non, juste un tour de ville.

Ah, ce n'est pas possible. Bon avec cabaret alors...

Pablo est très sympathique, surtout depuis que je lui ai proposé 10 US dollar de plus pour NE PAS aller au cabaret. Il trouve ça très drôle et me montre à l'envi sa panoplie de dents en or à faire frémir feu Pizarro dans sa tombe. Son espagnol, à l'accent qui fleure bon le guanaco des collines, m'est assez hermétique. Le mien, Castillan pratiqué en Europe, ajoute à son hilarité. Nous communiquons, c'est l'essentiel ; enfin, il serait plus juste de dire qu'il arrive à m'indiquer le nom et plus ou moins la fonction des lieux, monuments ou bâtiments devant lesquels nous passons. Dans l'ensemble cette ville est grande, moderne et excessivement polluée. Quelques monuments -essentiellement religieux- ont dépassé les 100 ans d'âge et attestent de ce que l'on pourrait nommer la protection du patrimoine. Mais on sent bien que c'est une notion plutôt abstraite, fluctuant au gré des intérêts des uns et des autres (*et je serais tenté d'écrire les uns avec un H*). En un mot, on sent que leur Mrosmer est périmé depuis longtemps et que quiconque a violé le duc n'y est pas allé de main morte ! *(*Note de l'auteur : Prosper Mérimée et Viollet le Duc ont formé au 19ème siècle, pour les Monuments Historiques Français, une paire de protection redoutablement efficace, voire un peu trop, demandez aux Carcassonnais !)*

Ma perception d'occidental est aux antipodes de celle de mon chauffeur colombien (*mais jusque là, rien d'anormal, j'ai changé d'hémisphère*).

Malgré tant d'années de voyages je m'émeus encore devant le beau : la cathédrale, sur la Plaza de Armas, est baignée d'une puissante lumière jaune provenant d'une batterie impressionnante de projecteurs. Elle ressemble à un haut relief recouvert d'or, les pigeons endormis sur les corniches sont autant de pierreries enchâssées.

Et devant le moins beau... ce petit garçon de 3 ans dort dans un carton, au feu rouge, pendant que son frère, guère plus âgé, fait la manche. Toujours le même débat qui se heurte, se contredit, dans ma tête : dois-je donner ou ne pas donner ? Si je donne, je cautionne un système souvent très bien organisé et piloté par des parents peu scrupuleux (ou bien très nécessiteux) qui vont gagner de cette façon là beaucoup plus qu'en travaillant à l'usine (quand il y a du travail et des usines). Si je ne donne pas, je contrarie ma charité chrétienne et j'entretiens ce dépit, voire pire, que les plus démunis, généralement originaires de l'hémisphère sud, ressentent envers nous, les nantis du Nord. Ma sensibilité sur le sujet est exacerbée car je travaille dans le tourisme, activité hissée au rang d'industrie, dont la base repose sur la consommation et le superflu -du côté des clients-. De l'autre côté, celui de ceux que l'on nomme avec un brin de démagogie les 'acteurs du tourisme', c'est une autre paire de manches. Chez cette tripotée de larbins et autres loufiats de base (*dont je me sens partie intégrante, à ma façon, dans mon pays*), on est loin de pouvoir se payer un quelconque voyage, si ce n'est, une fois l'an pour les plus chanceux, celui qui les ramène vers leur village, là où ils ont dû laisser leur famille. Bien sûr, en attendant ils ont un travail, ils gagnent leur vie, gnagnagna ; même si une semaine de séjour dans la résidence de luxe pour laquelle ils travaillent coûte l'équivalent à plusieurs mois de leur salaire. Mais j'extrapole, je ramène à ma porte un midi qui n'est pas forcément mien. Même sans le tourisme les mendiants arpentent les rues et puis j'ai du mal à considérer Bogota comme une capitale du tourisme. Si vous rajoutez à ce remue-méninges la salsa à la radio et le baragouin de Pablo une seule conclusion s'impose : Aiuto !

C'est au beau milieu de ces considérations que Pablo s'arrête, tout sourire (*histoire d'amortir un peu l'investissement*), devant LE cabaret en me disant que comme je suis un client '*muy simpatico*' il m'invite à dépenser mon argent dans un bouge. (*quid des 10 dollars de tout à l'heure ?*) Que faire ? Si je refuse, je rentre à pied. Bogota la nuit c'est spécial ; en plus je ne m'appelle pas Lara Croft ou Super Dragon. Va pour le bouge !

Là, je félicite ma clairvoyance et je remercie mon instinct : mon requin-marteau est un plaisantin à côté des remugles ambiants mais il me permettra de mieux me fondre dans la masse. Dès mon entrée, je suis saisi par la puissance des odeurs en présence. Bien que peu romantique (*et c'est toute la différence entre odeur et parfum*) force est de constater que je suis en face d'un véritable 'paysage olfactif'. De la même façon qu'en regardant par la fenêtre d'une HLM on voit un paysage (*certes plus bétonné et suburbain que celui de la*

Petite Maison dans la Prairie), lorsqu'on entre dans une fromagerie on perçoit un paysage olfactif (*plus évident et lacté qu'un champ de lavandes*). On a trop vanté le visuel et l'auditif au détriment de ce sens vital qu'est l'odorat. Il est temps de se pencher sur ces notions avec plus d'attention, d'oublier un peu le PAF (*Paysage audiovisuel français*) et de mettre l'accent sur le POF (*Paysage Olfactif Français*). Mes années de pratique de l'analyse sensorielle me permettent d'apprécier à leur juste valeur la richesse et la diversité des puanteurs en présence. Avant tout, la fumée de tabac et la transpiration recuite. La crasse et la bière sont bien placées aussi. Quelques effluves de parfums de pouffes, un zeste de friture et de cuir mal tanné.

J'en tire une conclusion certes un peu hâtive : l'inventeur de Rexona n'est pas né à Bogota.

Je décide malgré tout de faire contre mauvaise fortune bon cœur et comme je ne suis pas rancunier, j'invite Pablo à boire une bière. Investi de sa mission et du respect ancestral du client, inculqué dans leur plus jeune âge aux chauffeurs de taxi du globe terrestre tout entier, il me regarde, éructe avec art, et exhibe, goguenard, une bière magique qu'il tient dans sa main. Je suis épaté. Comment a-t-il fait pour se trouver aussi rapidement en possession d'une canette ? Serait-il prestidigitateur ? Je me refuse à croire à la symbiose endémique entre lui et la bière de cet endroit ; une sorte d'adaptation naturelle au milieu qui fasse que la bière lui pousse spontanément dans la main. Bon, je le vois s'asseoir à une table de poker, ce qui tendrait à entériner la thèse de l'adaptation au Milieu... Deux réflexions affluent à mon cerveau : Je suis là pour un moment car l'attitude joviale des partenaires de poker m'invite peu à aller les déranger pour rentrer à l'hôtel ; Je peux aussi essayer de trouver un autre taxi. Allons, ne nous laissons pas abattre ! Mes vieux démons de la nuit se réveillent et s'expriment non sans un certain à propos à l'adresse du barman :

- 'Una caña por favor'

A peine suis-je assis sur le tabouret, au comptoir, qu'une autochtone, visiblement animée d'intentions amicales, viens corroborer mes perceptions olfactives antérieures. Elle y ajoute quelques perceptions visuelles du même acabit, c'est à dire pas piquées des hannetons. Son accent est sensiblement le même que celui de Pablo. Cette constatation est accompagnée, in petto, d'une réflexion non dénuée d'un certain bon sens : 'Bien ! me voilà un peu dans la mouise'. Comment expliquer gentiment à cette personne que je n'avais pas réellement réservé l'option 'Cabaret' ? Mes hésitations l'interpellent mais, vaillante et motivée, elle poursuit avec quelques mots d'un anglais qui à lui tout seul pourrait expliquer la débâcle de l'Invincible Armada au large de Guernesey. Elle parvient finalement à localiser mon origine et partage le fruit de sa clairvoyance avec le reste de l'assistance en criant à tue tête :

- 'Ah, francès, francès. Trrrrès joli, Parrrrris, voulévoucouchéavecmoicesoir'.

Malgré la quantité de décibels dégagés par ces exclamations, les voisins restent de marbre.

Seul un personnage, à l'autre bout du comptoir, m'adresse un signe de la tête accompagné d'un demi-sourire. Puis il s'entretient quelques secondes avec le barman. Immédiatement celui-ci se rue sur son dictionnaire de citations choisies et en propose quelques-unes bien gratinées à mon interlocutrice. L'effet est radical, ma muse s'éloigne emportant avec elle son volume de 'Vues et parfums du Monde'. Je saisis ma canette et je me dirige vers mon sauveur. L'instant est particulier, tout dans le regard, sans animosité ni ambiguïté ; une curiosité plutôt, comme s'il s'agissait d'une recherche de compétence. A qui ai-je à faire ? Je suis méditerranéen et ce genre d'attitude m'est tout à fait familier. Rien d'agressif, encore une fois, mais une façon de jauger l'autre. L'apparence physique d'abord : c'est un 'blanc', même s'il est bien bronzé -par opposition au type indien (*ou andin comme vous préférez*)-. Il est brun et se laisse un peu pousser le front. Il semble assez grand, bien qu'assis sur un tabouret de comptoir, et large d'épaule

La tenue vestimentaire ensuite : Chemise blanche légère, ample et bien taillée, manches longues roulées avant le coude. Jeans Levi's 501 bleu. Santiags noires visiblement sponsorisées par Miror. Bref, en clair, l'uniforme de ce genre d'endroit.

- 'Moi c'est Jean-Baptiste' me dit-il en Français dans le texte.

- 'Salut ! Valentin'. Dis-je en réprimant un sourire (*considérant ce que vous savez de moi et les gens qui finissent en 'iste'*).

Je serre la main qu'il me tend et je m'assois sur le tabouret qu'il désigne à côté de lui.

- 'Touriste' ? (*vous voyez, il pers/iste*)

- 'Oui, touriste professionnel, et toi'.

- 'Cabouleur ; tu es chez moi ici'.

Cet accent ne m'est pas inconnu ; il me rappelle mon grand-père maternel mais j'y décèle aussi quelques intonations de mon oncle, côté paternel. Autant vous dire que la Castagniccia n'est pas si éloignée de la Balagne, surtout vue de Bogota. Je me permets donc un '*d'in dove sei ?*', sorte de sésame international pour

voyageur d'origine corse. La suite est en version originale mais je calme Jean-Baptiste rapidement lui expliquant mon statut infortuné et involontaire de 'pinzuttu', étant né sur le continent.

- 'Qu'est-ce que tu es venu à Bogota faire' ?

J'explique à J&B (*prononcé djibi -qui est le surnom et l'emblème de sa profession qu'il souhaite qu'on utilise à son endroit en expliquant que Justerini aurait pu être un copain mais certainement pas ce Brooks que même pas sa mère sait pas d'où il vient-*)

- 'Et tu la connais même pas l'autre 'tonta'! ironise t'il à propos de mon rendez-vous avec Martine Lherbier ; 'Si ça se trouve c'est un canon...et j'ai du travail pour elle ici, si tu as besoin !'

- 'Je te dis ça au retour', dis-je, mi-figue mi-jambon de montagne, en essayant de rentrer dans le jeu.

Je ne pense pas être bégueule et pas coincé non plus, mais les caboulots ne sont pas les lieux que je fréquente le plus souvent. Je ne nie pas y avoir traîné à maintes reprises, plus jeune, mais aujourd'hui je suis un peu déconnecté et surtout trop à jeun. J&B a attaqué illico la séance de rattrapage et deux verres accompagnant une bouteille de mezcal nous sourient largement en nous regardant fixement de leurs orbites vides -par intermittences brèves-. L'alcool aidant, je fais remarquer à J&B que le locataire de la bouteille, un énorme ver blanc, semble avoir profité de son séjour.

- 'Il a tout du touriste du début de saison, blanc, replet et imbibé d'alcool', dis-je d'une voix que l'on pourrait qualifier des mêmes adjectifs.

- 'Il manque le short et les chaussettes dans les sandales'

Et c'est parti ! Les 'tu comprends, tu comprends pas', les 'pourquoi ? parceque', et après avoir fait rentrer les remplaçant(e)s, les 'il y a deux femmes en toi', les 'ta ligne de tête est impressionnante mais ce n'est rien comparée à ta ligne de cœur'. L'apothéose est atteinte lorsque après avoir fait cesser la musique salsa et taire l'assistance nous entonnons en chœur 'dans le port de Saigon, il est une jonque chinoise....' l'hymne international des caboulots corses, j'ai nommé 'Opium, poison de rêve'.

Il est bientôt 6 heures et J&B me propose d'aller chasser le buffle, pêcher le 'raquin blanc' (*squale répandu dans les milieux de la nuit*) où prendre d'assaut la compagnie Royal LuftAir.

Tout compte fait il me raccompagne à mon hôtel après m'avoir mis en garde contre les principaux dangers de l'Amérique Latine :

- la poudre (*ils plaisantent pas avec la coco, c'est un gagne pain mais c'est réservé à l'export*)

- les machins d'antiquité précolombienne (*on leur a trop volé, ça les énerve*)

- la turista (*il faut éviter de manger de l'herbe -traduire par : légumes- et boire que du cacheté si possible avec beaucoup d'alcool dedans pour tuer les microbes*)

- les mosquitos y otros zancudos (*si, si, regarde, c'est marqué sur le flacon de lotion anti-moustiques*)

Après de chaleureuses embrassades je monte retrouver Mimi qui doit être folle d'inquiétude.

Je la trouve effectivement dans une position trahissant une anxiété certaine : allongée et râlante, un filet de bave mouillant le coussin sous ses lèvres, les cheveux aplatis sur sa tête ;

elle dort, que dis-je, elle ronfle... Aux innocents les mains pleines.

Je m'effondre en silence (*c'est pas évident à réaliser mais après quelques années d'entraînement...*) et j'essaie de profiter à fond de l'heure et demie qu'il me reste à dormir. Un inconscient a du laisser la télécommande de la clim à portée de Mimi et maintenant il doit faire à peu près 35°c dans la chambre. Il y a un peu trop de gens sous mon scalp. Ce qui me dérange c'est qu'ils ont tous quelque chose à dire. Le sujet qui les anime est d'ordre zoologique : la chaleur agit comme une couveuse sur les œufs des vers à Mezcal qui à l'instant où je vous parle, prolifèrent dans mes viscères. Ils sont tout d'abord blancs puis de plus en plus gris mastic fluo au fur et à mesure qu'ils croissent et se remplissent ; ils finissent par éclater en une myriade de papillons d'un bleu mordoré ; tous sauf celui qui, resté coincé dans sa chrysalide, niche au fond de ma gorge et m'empêche de crier 'Clarisse, Hannibal, Maman...au secours, je....'

Je me réveille en sursaut, doublement transpirant d'effroi et de chaleur suffocante. J'ai une pensée compatissante à l'endroit du prochain client de l'hôtel qui dormira dans ces draps... je pense qu'il vaudrait mieux les incinérer. Je regarde Mimi craignant de l'avoir perturbée dans son sommeil et ci fait, elle a bougé, elle s'est tournée et elle bave maintenant de l'autre côté, sur son autre joue. Je file sous la douche. L'eau fraîche me fait un bien fou. Je n'aime pas les savonnettes d'hôtels mais à la guerre comme à la guerre. Je me bats avec le sachet 3 en 1 : shampooing, gel douche et casse-tête chinois (*avez-vous essayé d'ouvrir un de ces sachets les mains mouillées ?*). Après l'avoir mordu sauvagement je réussis à en extraire le contenu (*qui coule partiellement dans ma bouche, ce qui fait toujours plaisir*) et je me frotte avec énergie pour effacer le

plus possible les traces olfactives de ma nuit. Je sors de la douche et je me sèche avec la demi serviette pour le visage que m'a laissé Mimi. Je ne sais pas si vous avez remarqué mais la surface de linge éponge utilisée pour sécher les corps féminins est proportionnelle au temps passé à les laver et inversement proportionnelle à la surface de peau recouvrant lesdits corps. (je sais, ça fait mal à la tête, mais essayez encore à la fin il ne reste plus que la nauséabonde réflexion machiste !) Je décide de ne pas me raser ; c'est chez moi un signe de rébellion contre le système (*ça apprendra à la vieille bique*) et puis ma voisine du 3^{ème} trouve que ça me donne un super look. J'enfile avec dégoût mes vêtements de la veille. Et dire que l'avion sera rempli de ça, puissance n. Les compagnies aériennes devraient distribuer des bouchons pour le nez aussi, pas que pour les oreilles.

*

* *

Il est 7h30 et le réveil de Mimi sonne. Elle se réveille doucement, s'étire, tend un bras hors des couvertures (*si, si, des couvertures !*) puis un autre bras, tout aussi gracieux, au modelé musculaire délicat, visible mais pas ostensible. La lumière diffuse souligne le soyeux du grain de peau, la tendresse du geste.

Les boucles blondes émergent au-dessus d'un minois chafouin, tardent un peu à retomber sur les épaules. Bon, il faut vraiment que j'arrête le Mezcal ! Je m'égare. Pour un peu je faisais abstraction du splendide T shirt décoloré 'la Panthère Rose' dont la souplesse et le manque de forme mettent en exergue la souplesse et l'évidence des formes du support. Mais là aussi je m'égare. Je décide d'ouvrir la fenêtre pour prendre un peu d'air frais. C'est une très mauvaise idée. Je suis assailli par un concert de klaxons portés par des volutes de gaz d'échappement.

Au bord de la surdité et de l'asphyxie, je referme la fenêtre : pas frais l'air, pas frais du tout.

J'indique à Mimi que nous sommes attendus pour le départ du car à 8h00 à la réception. Oui, je sais, c'est affreux, elle n'aura pas le temps matériel de se doucher / se maquiller / prendre les céréales de son petit déjeuner et surtout, surtout, elle ne pourra pas faire ses 12 km de jogging quotidiens. Là, il faut que j'use d'un certain talent de persuasion pour qu'elle ne descende pas en short faire 38 fois le tour de l'église d'en face où l'on a laissé pousser un semblant d'herbe.

Surtout qu'elle n'a pas de short. (*mais elle pourrait aisément s'en faire tailler un...*)

Finalement, elle en convient et part en grimaçant à la salle de bain tandis que je quitte la chambre. Dans l'ascenseur qui descend à la réception un petit ange Valentin se pose sur mon épaule et me souffle que Mimi, avec ou sans Mezcal, m'a ému ce matin. Aussitôt, le petit diable Valentin se pose sur mon autre épaule et me souffle qu'une journée de Mimi sans jogging matinal (*rappelle-toi en Sicile*) c'est une longue journée passée à éviter les conflits avec tout ce qui bouge alentour. Sur ces considérations, j'entre dans la salle des petits déjeuners. A l'aide ! je ne vois que des mecs. Je ne me sens pas bien dans un entourage trop fortement masculin. Les traumatismes du service militaire ? Ou bien la conséquence d'avoir toujours été scolarisé dans des collèges et lycées de filles devenus mixtes l'année de mon arrivée ? Je suis atterré par la quantité de braguettes au m² de bon matin. Où sont les femmes ? Avec leurs rires pleins de charmes ; dites-moi où sont les femmes, les femmes, les femmes, les femmes... (*Si je me mets à chanter ça toute la journée, je suis foutu !*) Je retrouve mes compagnons de voyage. J'ai n'ai pas de mal à les repérer :

leurs tenues 'safari' ou 'bermuda bob' sont froissées. ils sont mal rasés. ils sentent la loutre musquée.

Les autres clients de l'hôtel sont tout aussi reconnaissables :

Costume sombre, chemise jaune et cravate bleue ou chemise bleue et cravate jaune, L'Eau d'Issey Miaké pour les Nord Européens.

Costume sombre à rayures, chemise blanche, cravate rouge ou bordeaux, parfois bleu marine, CK de Calvin Klein pour les Nord Américains.

Costume clair ou beige, chemise blanche, cravate marron, Ricci Club de Nina Ricci pour les Sud Européens et quelques Américains du Sud.

Le comportement des uns et des autres laisse tout aussi peu de place au doute :

Sur ma droite les détournés aériens ont rempli au buffet leur assiette de victuailles, empilant allègrement poulet, pastèque, œufs brouillés et confiture de mangue. Sur ma gauche les 'exécutives' ont commandé des

toasts grillés (d'un côté seulement) pour accompagner le jus de fruits frais et le bol de céréales. D'un côté on s'interpelle d'une table à l'autre, voire on s'interjette dans un néo-Espéranto digne de la Tour de Babel. De l'autre on lit, seul, son journal en téléphonant grâce à l'oreillette de son téléphone mobile.

Il est intéressant de noter qu'une frange d'indécis s'est naturellement placée entre les deux groupes : ceux, qui, bien que détournés, voyageaient pour affaires !

Pour compléter ce morne et masculin paysage visuel, je me dois de rajouter une dimension qui, vous l'aurez compris, est essentielle pour moi : le paysage olfactif.

Les salles de petits déjeuners des hôtels internationaux ont la même odeur dans le monde entier : Domine avant toute chose la puissance du bacon, des saucisses et des œufs brouillés. L'odeur un peu âcre du café d'hôtel réchauffé (*par opposition à l'espresso ou au moka*) flotte par dessus le parfum des toasts grillés, voire des pancakes. Et une petite dernière, moins évidente bien qu'omniprésente : l'alcool à brûler qui se consume sous les bacs de cuivre des plats servis chauds sur le buffet. J'attrape un bol de céréales, un yaourt nature et je commande un bol de chocolat qui, généralement, s'en tire avec une qualité moyenne acceptable comparé à l'internationalement insupportable café d'hôtel. Je me souviens de cette discussion édifiante avec un loufiat en chef de la Côte d'Azur, gérant de palace, qui m'expliquait que le café du matin se devait d'être passable : *'Le bon café de l'Italien est intolérable à l'Américain et l'excellence du café chez les Turcs hérisse le Scandinave ; s'il est médiocre, tout le monde s'en accommode'*.

Tout le monde sauf moi. Je vénère le café et plutôt que de le voir subir des affronts répétés dans tous les hôtels de la terre, je bois du chocolat le matin, jusqu'au moment où je rencontre l'endroit opportun pour une préparation digne de ce nom. Il y a moins de risque avec le chocolat ; cela tient probablement au fait que le lait est le plus souvent accompagné d'un sachet d'instantané 'standard' ce qui évite les surprises et les erreurs de manipulation (*si l'on excepte l'Oural et les Balkans*).

Le pire est évité, mais, cela va de soi, le meilleur aussi et je pense notamment à certaines préparations chocolatées dégustées à Vienne en Autriche, temple de la pâtisserie et du chocolat.

Tiens ! Si je veux me faire du mal, je peux aussi évoquer le Comte Michel, Salon de thé à Bulle, Canton de Fribourg, en Suisse. On y sert un '*ristrette*' des plus aromatiques accompagné d'un petit godet de chocolat rempli de crème fraîche double (*la crème fraîche double c'est celle qui colle au pot même à l'envers tellement elle est légère*). La tradition veut que l'on pose le godet de chocolat sur sa cuillère et que l'on trempe le tout dans le moka chaud. L'effet est garanti. Le chocolat fond, libérant la crème fraîche et transformant le café en cappuccino, en plus riche, avec du chocolat fondu...

Je suis tiré hors de mes volutes chocolatées par l'arrivée de Mimi. Elle est pimpante, boudeuse, mais fraîche comme une rose. Elle est de loin la plus rayonnante des sources de lumière dans cette salle éclairée artificiellement au niveau - 1 du building.

- 'Il est nul cet hôtel' !
- 'Moi aussi je suis content de te voir, Mimi ! Tu as bien dormi' ?
- 'Ce sont des malades de mettre la clim. aussi fort partout ; ils veulent faire mourir leurs clients ou quoi ?' 'Quoi' me semble être de loin une réponse plus plausible mais je me garde bien d'ergoter.
- 'Où étais-tu passé, toi, hier soir ? T'aurais pas opté pour le Bavarois finalement ?' me dit-elle d'un air taquin qui me laisse envisager une journée peut-être moins maussade que je l'avais imaginée.
- 'Non, j'ai choisi le Corse Colombien ; moins évident mais plus chic !'
- 'Tu sais que je ne comprends rien à ce que tu racontes ? Pas seulement là, en ce moment, mais d'une manière générale, Valentin, tu es plus que zarbi, souvent, je t'assure'.
- 'J'en conviens mais de tout expliquer gâche un peu le mystère, et de là, le charme'.
- 'Bien sûr ! et t'as tout lu Freud, pas vrai ?'
- 'J'imagine mieux le 'Divin Marquis' usant de la formule plutôt que ce bon vieux Sigmund'.
- 'OK, il est trop tôt, tu es très fatigué et moi aussi. Tu sais pour les horaires de départ ? Parce que toi tu es là en train de prendre ton petit déjeuner tranquille en train de me parler de mystère et de marquis alors que le bus est peut-être déjà parti...'

Mimi fait partie de ces personnes qui ont le don d'impliquer les autres sans pour autant s'impliquer eux-mêmes.

- 'J'ai vérifié, nous partons à 8h30.'
- 'Quoi ! dans un quart d'heure ? Mais je n'aurais jamais le temps de prendre mon petit déj.'

Je hèle immédiatement, et en version originale, un des nombreux et très attentionnés garçons de cet établissement haut de gamme. Il est debout devant notre table et attend la commande de Mimi.

Après quelques minutes de réflexion elle lui demande dans un français impeccable mais prononcé en 78 tours :

- 'Vous avez des 'Spécial K' aux fruits rouges ? Se sont les seules céréales que je puisse supporter le matin ; avec du lait demi écrémé frais mais pas glacé dans un pot à part, une orange pressée et filtrée, un yogourt brassé et un thé vert Gunpowder à la menthe.'

Le garçon reste debout devant la table, souriant et légèrement perdu. Je lui résume la situation en termes efficaces tant au niveau de la langue qu'au niveau des possibilités :

- 'des corn flakes, du lait, un Fanta sans bulles, un yaourt et du thé ; nous partons dans 5 minutes, gracias.'
- 'Tu vois, je t'avais dit que c'était nul ici', dit-elle en réceptionnant son plateau.

Le serveur gigote d'aise, fier de la mission accomplie avec zèle et célérité, tel l'épagueul breton ramenant une bécasse à son maître. Mimi récompense ce vaillant garçon d'une moue boudeuse qui lui permettra, j'en suis sûr, de passer une bien meilleure journée ! Je décide de la taquiner un peu, en guise d'état des lieux, pour savoir qu'elle sera la tonalité de la journée.

- 'Bon, allez, bouge-toi Mimi ; tu es là à t'empiffrer et on va rater le bus à cause de toi ;'
- 'Alors toi t'es gonflé ; c'est toi qui t'es empiffré jusqu'à présent en pensant à rien d'autre qu'à ta petite personne. Tu aurais pu me faire monter un plateau dans la chambre. Et tu ne m'as même pas laissé de serviette éponge sèche pour ma douche du matin. T'es bien un mec, tu ne pense qu'à toi. Que je me sois fait du souci hier soir, ça, tu t'en fiches ! T'as qu'à faire attendre le bus parce que moi je n'ai pas fini et en plus....'
- 'Ami ! Paix ! je plaisantais ; mais tout de même tu devrais te dépêcher un peu,' dis-je en rajoutant un peu de pression.
- 'Non ! et en plus je dois aller aux toilettes avant de partir. C'est pas de ma faute s'il est tombé en panne leur avion ; ils n'avaient qu'à en mettre un plus neuf ; et au moins, ils auraient pu nous loger dans un endroit décent...'
- 'Mimi, on y va !'

Le personnel de la compagnie nous distribue les cartes d'embarquement directement dans le bus et ô comble d'efficacité nous accédons directement au tarmac sans passer par l'aérogare. Formalités de police au pied de la passerelle. A 9h30 nous sommes à bord. 10h00 décollage.